



Abbaye Sainte-Marie de Longues-sur-Mer

DANS LES COULISSES D'UN CHANTIER EXCEPTIONNEL

Depuis plus de cinquante ans qu'elle veille sur l'abbaye Sainte-Marie, la famille d'Anglejan n'osait y croire. Grâce au Loto du patrimoine, le chœur de l'ancienne église du XII^e siècle va de nouveau avoir un toit. Votre magazine suivra pas à pas ce chantier prévu sur deux ans. Avant l'arrivée des premiers ouvriers, Jérôme d'Anglejan, le propriétaire des lieux, et Christophe Daumas, l'architecte chargé du projet, reviennent sur les prémices de cette aventure, avec quelques détours historiques jusqu'en 1168.





**UNE HISTOIRE
FAMILIALE QUI
DURE DEPUIS PLUS
DE CINQUANTE ANS.**

En attendant qu'un toit vienne la couvrir à nouveau, Jérôme d'Anglejan prend de hauteur depuis la dalle sur le chœur de l'église.



Christophe Daumas, architecte, travaille sur le projet depuis presque une décennie. Son expertise est précieuse pour une restauration dans les règles de l'art.

Nous sommes à portée de canons des plages du Débarquement. Juste entre Omaha Beach et Arromanches, dans la zone d'action des troupes britanniques. De nombreuses batteries allemandes restées après les combats y témoignent des événements du 6 juin 1944. Ça ressemble étrangement à un miracle, mais l'abbaye bénédictine de Sainte-Marie a bel et bien été épargnée par les obus lâchés par les troupes alliées sur les lignes allemandes. Pour cette vieille dame de 850 ans, ce ne sera donc pas un énième rebondissement dans une histoire qui n'en a toutefois pas manqué. Si la chance a voulu qu'au moment du Débarquement, les lieux, pourtant devenus le quartier général des hommes du III^e Reich dans la région, passent entre les (grosses) gouttes, ils nécessitent malgré tout de sérieux travaux. Il lui faudra cependant encore attendre soixante-quinze ans pour qu'un chantier de très grande envergure puisse être lancé. Grâce au Loto du patrimoine, le chœur de l'église va de nouveau avoir un toit. Une opération qui, une fois de plus, a tous les



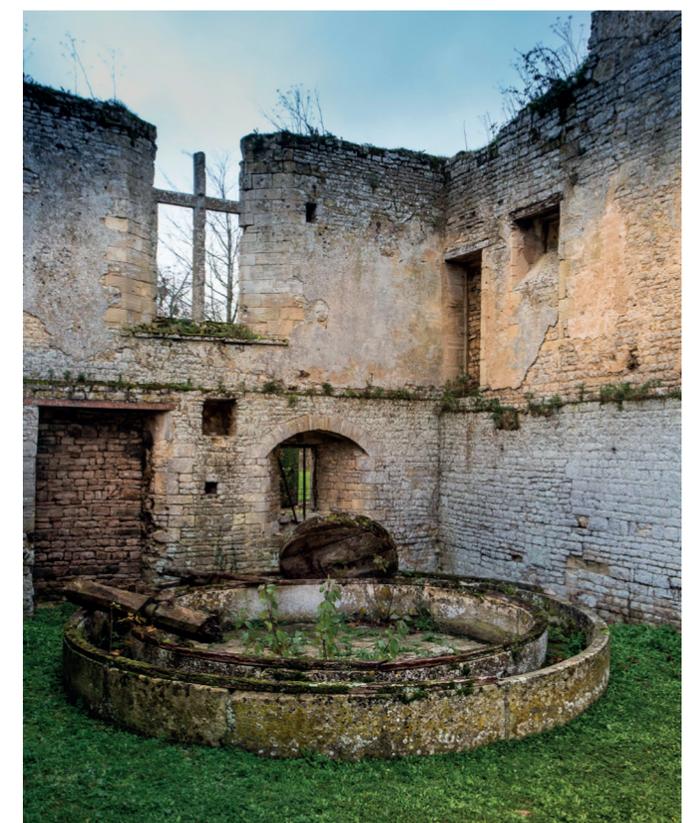
Détails de l'abbaye Sainte-Marie, incroyablement conservés malgré les neuf siècles de l'édifice.



atours du miracle pour la famille d'Anglejan, propriétaire depuis bientôt soixante ans et qui n'a cessé de restaurer de-ci, de rafistoler de-là, mais sans avoir les fonds pour un tel chantier.

Risque d'effondrement

L'envergure a d'abord un coût : 765 000 euros. « Une somme que nous n'avons évidemment pas », tranche d'emblée Jérôme d'Anglejan, qui a repris l'abbaye après que son père Georges a souhaité prendre un peu de recul en 2012. Ce ne sont pas les six bons chiffres qu'il a cochés, mais c'est tout comme, ce 10 mars 2019 au matin lorsqu'il a appris que Sainte-Marie comptait parmi les dix-huit sites emblématiques retenus pour bénéficier d'une aide du Loto du patrimoine. « Tout est allé très vite, raconte-t-il dans un sourire encore marqué par le soulagement. Le 21 janvier 2019, j'ai reçu un courriel de la Drac (la direction régionale des Affaires culturelles, NDLR) pour nous demander de monter un dossier afin de présenter l'abbatiale à la deuxième édition du Loto du patrimoine. Nous avions deux ou trois semaines pour réunir les pièces nécessaires. » Il y parviendra « au prix de quelques nuits blanches, mais j'ai conscience que c'est une chance de les consacrer à un tel projet ». Dans celui qu'il ficelle, contrairement à la plupart des autres dossiers, Jérôme d'Anglejan ne demande pas l'intégralité de la somme et se fixe comme objectif de récolter 50 000 euros grâce à des sponsors ou sous forme de dons. Dynamique, dites-vous ? Le budget des travaux est d'abord pris en charge à hauteur de 40 % par la Drac et de 20 % par le Département. La Française des Jeux via le Loto du patrimoine apportant le reste. Une convention a été signée avec la Fondation du patrimoine dans laquelle la famille s'engage évidemment à ne pas revendre l'abbatiale – l'idée ne les a jamais effleurés –, mais aussi et surtout à ouvrir un certain nombre de jours par an, ce qui était déjà le cas avant que la Covid-19 ne vienne tout bousculer. La Fondation organisera par ailleurs des points réguliers avec les propriétaires et la Drac sur l'avancée des travaux.



Le vieux pressoir déplacé dans les ruines des cuisines. Jérôme d'Anglejan compte le faire fonctionner à nouveau.

Ci-dessous, réunion de chantier entre la famille d'Anglejan, Isabelle et Jérôme, l'ingénieur de la Drac Arnaud Tiercelin et l'architecte Christophe Daumas.

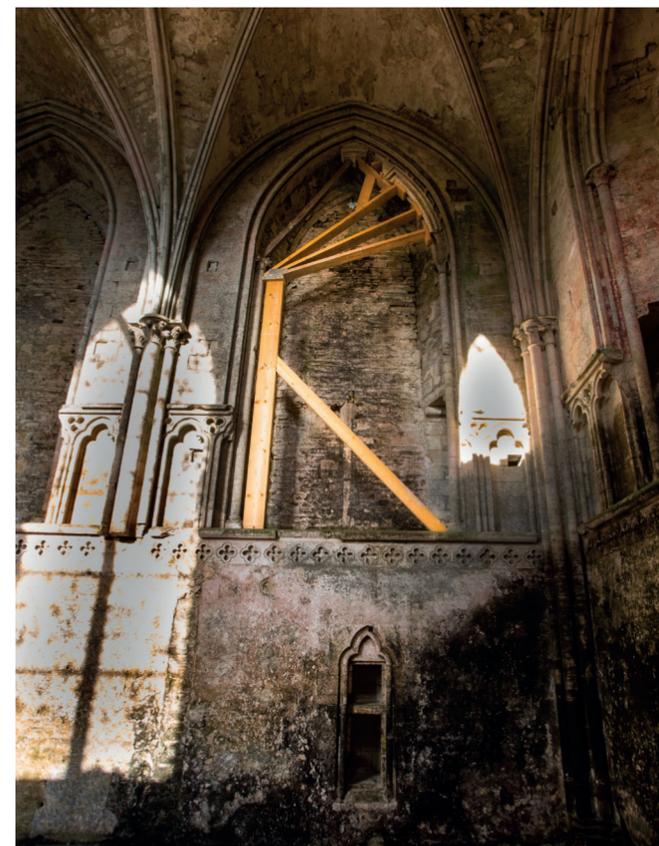
Si les pelleteuses et les casques de chantier n'ont pas encore investi les lieux, l'architecte Christophe Daumas, du cabinet Le Moal et Daumas, s'affaire sur les derniers détails du projet en tant que maître d'œuvre. Jérôme d'Anglejan a fait appel à lui au début des années 2010 lorsqu'il reprend la propriété familiale. Dès 2015, il réalise une étude diagnostique, un historique sur le bâtiment du chœur de l'abbatiale, un état sanitaire avec des propositions chiffrées sur les travaux nécessaires. Tout cela restera en grande partie dans des cartons jusqu'en 2019 et le Loto du patrimoine. « L'enjeu de ce chantier, c'est de recréer une toiture disparue sur un bâtiment ancien. Nous avons quelques images de l'église, entre autres une lithographie du XVIII^e siècle, mais rien sur l'état d'origine au XII^e siècle, pas de plan avec les volumes, rien sur la charpente... Une étude archéologique nous a cependant permis de découvrir quels matériaux avaient été utilisés, notamment des ardoises un peu épaisses », explique Christophe Daumas. C'est donc d'ardoises dans cet esprit que le toit sera constitué. « Avec une taille irrégulière pour éviter d'avoir un résultat trop raide qui ne correspondrait pas aux autres édifices », précise-t-il. La même étude a aidé à comprendre que la toiture s'était tout simplement effondrée sous le poids des ans et d'un cruel manque d'entretien puisque aucune trace d'incendie ou de démolition n'a été mise au jour. Au-delà de la toiture dont l'absence est criante, c'est aussi



sur la faiblesse de la bâtisse que portent les travaux. « *La disparition de la toiture déséquilibre tout l'édifice*, explique Christophe Daumas devant certains murs dont l'inclinaison prête à s'inquiéter. *Le toit va permettre de retrouver l'équilibre structurel.* »

Élaborer un projet de restauration cohérent

L'ampleur du chantier et surtout l'âge de l'édifice demandent une subtilité accrue. Et une certaine gymnastique intellectuelle pour qui-conque n'est pas familier avec la restauration de monuments. « *Pour l'intérieur du chœur, nous aurions tous les éléments pour recréer les décors d'époque, comme le double fenêtrage, par exemple, encore visible*, explique l'architecte. *Seulement, le rendu serait très étrange alors que, juste à côté, il manque une partie du bâtiment. Cela dénaturerait clairement l'ensemble.* » Le dialogue avec les responsables de la Drac était d'autant plus crucial pour bien cadrer l'enjeu du projet, son intention. Arnaud Tiercelin, ingénieur patrimoine pour le service de conservation des monuments historiques de la Drac Normandie et interlocuteur de cette administration avec la famille d'Anglejan, abonde dans ce sens : « *Imaginer un projet clinquant, ça n'a pas de sens. Il faut prendre en compte l'abbaye dans sa globalité, l'état des autres bâtiments, pour que la restauration s'inscrive dans un ensemble.* » Bref, savoir jusqu'où ne pas aller trop loin dans la restauration. « *Il s'agit de cristalliser le bâtiment dans cet état de ruine qui est le sien aujourd'hui en recréant ce toit et en consolidant le chœur qui, ne l'oublions pas, pourrait s'effondrer si rien n'est entrepris. Avec ces travaux, notre tâche consiste à permettre à l'édifice de traverser les siècles à venir* », poursuit Christophe Daumas. Comme pour tous ses chantiers sur des monuments aussi anciens, le maître d'œuvre travaille le plus souvent possible avec des compagnons du Devoir. « *Ce sont des ouvriers d'exception. Nous les avons choisis en concertation avec Jérôme d'Anglejan.* » Couvreurs, charpentiers ou « pierreux », ainsi que l'on nomme sur les chantiers les spécialistes du travail de la pierre de taille, vont se relayer pour que, finalement, l'intérieur du chœur soit ouvert à la visite, ce qui est impossible à l'heure actuelle car trop dangereux. Une fois la première phase achevée, les regards se tourneront vers le réfectoire des moines. Un lieu dont la vocation est aujourd'hui remise en question par certains, tant les murs richement décorés ne correspondent guère à une salle à manger monastique, mais davantage à un lieu de réception. Bâti au début du XIV^e siècle, il comptait un étage dont le plancher a maintenant disparu. Il n'est pas question de le reconstituer. En revanche, la toiture, réparée par portions

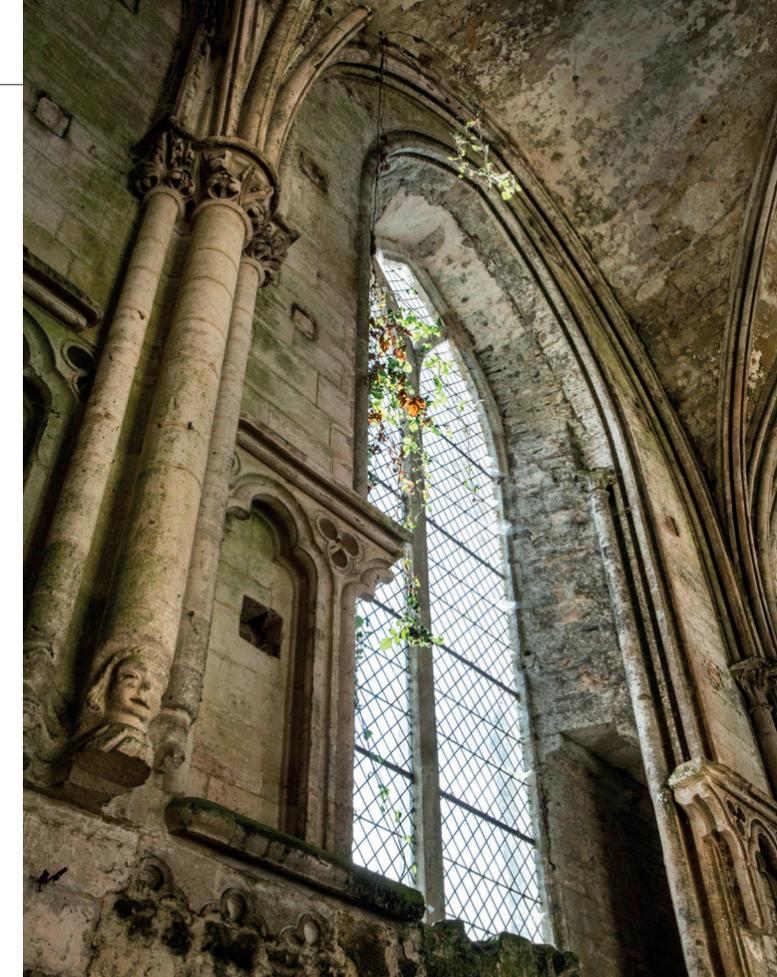


Des étais ont été placés dans le chœur de l'église pour éviter des effondrements.

depuis des années, va faire l'objet d'une indispensable réfection globale. Jérôme d'Anglejan a évidemment un calendrier en tête : « *Nous souhaiterions pouvoir inaugurer la réception des deux phases de travaux en septembre 2022.* » Avant bien sûr de nouveaux chantiers, comme un éternel recommencement qui n'est pas sans évoquer l'histoire de la famille et de l'abbaye.

Un chantier en chasse un autre...

L'histoire des d'Anglejan avec l'abbaye commence presque par hasard. Georges d'Anglejan s'en souvient comme si c'était hier :

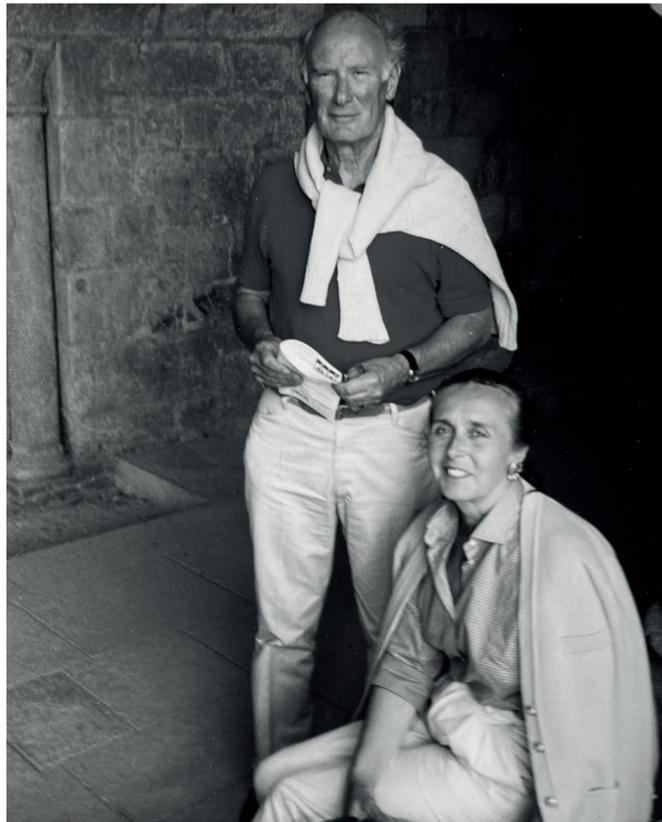


« *En 1961 ou 1962, avec ma femme, Marie-Jeanne, nous cherchions une simple maison de campagne, de préférence ancienne, suffisamment grande pour y loger une famille nombreuse. Et puis, au retour d'une journée épuisante de visites infructueuses, le cousin qui pilotait nos recherches nous dit : "Je vais vous montrer, puisque nous passons par là, une maison qui ne sera jamais à vendre - elle appartient depuis 1932 à une famille américaine, les Dewey -, mais elle est charmante."* En quittant l'abbaye, j'entends ma femme murmurer à notre guide : "Ce n'est évidemment pas la maison que nous cherchions, mais si un jour une demeure de ce genre se trouvait à vendre, signalez-la-nous quand même..." »

Début 1964, Georges et Marie-Jeanne reçoivent un coup de fil : l'abbaye bénédictine de Longues-sur-Mer est à vendre. « *Je passe les interrogations familiales, les échafaudages financiers, les discussions avec le notaire qui représentait les intérêts des vendeurs d'outre-Atlantique, les conditions éventuelles d'un règlement différé, le taux de change du dollar... Je fixe au notaire mon prix et les modalités de paiement à transmettre aux vendeurs, décidé à n'en plus bouger. Trois ou quatre semaines passent. Et fin octobre 1964, un télégramme nous prévient que nos conditions sont acceptées.* »

La liste des restaurations à effectuer est longue, mais l'enveloppe obtenue par la famille d'Anglejan va permettre de mener à leur terme les travaux les plus urgents.





Georges et Marie-Jeanne d'Anglejan ont acheté l'abbaye en 1964 et n'ont eu de cesse de la restaurer avant de passer le flambeau à Jérôme, un de leurs fils, et Isabelle, son épouse.

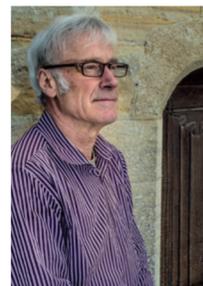


Abbaye Sainte-Marie de Longues-sur-Mer

A gauche, le réfectoire des moines dont la toiture fera l'objet de la deuxième phase des travaux.

Le couple est propriétaire, sans vraiment se rendre compte dans quoi il s'est embarqué. La révélation viendra du ciel par une nuit d'orage. « Nous avons été réveillés dans notre lit par la pluie, nous avons dû nous aider d'un parapluie pour nous protéger... » Les premiers travaux se portent sur la toiture (déjà décidément...) de la maison abbatiale, puis de tous les autres bâtiments. « Mais à dire vrai, quand un chantier se terminait, un autre se dessinait, tant et si bien qu'après les

toitures, ce furent la plomberie, l'électricité, le chauffage, l'aménagement intérieur, la transformation d'un bâtiment agricole en maison d'habitation, etc. Bref, cinquante ans de travaux dont l'achèvement nous comblait de joie, précédant les soucis du chantier suivant... » Cette longue liste n'entame en rien l'enthousiasme de Georges d'Anglejan. Tout comme elle ne vaccinera pas son fils, Jérôme, lorsqu'il reprendra le flambeau. Et aujourd'hui, à plus de 90 printemps, le



L'ébéniste Francis Aimable exerce régulièrement ses talents à l'abbaye. Claude Drothière s'occupe, lui, du jardin.



Sur les murs extérieurs du réfectoire, certains ont laissé une trace de leur passage... il y a très longtemps.

patriarche se souvient d'abord de toutes les fêtes que l'abbaye a accueillies ; qu'il s'agisse de celles du village, mais aussi des festivités du 8^e centenaire et du 850^e anniversaire de la fondation de l'abbaye, du 50^e anniversaire du Débarquement avec la présence des chefs d'état-major des armées alliées, l'anniversaire des 50 ans de l'abbaye dans sa famille... S'il se félicite à présent du toit à venir et de l'investissement de son fils, Georges d'Anglejan n'en demeure pas moins très philosophe dans son rapport à l'abbaye : « Un monument comme celui-là, un élément du patrimoine français que l'on se doit d'entretenir, n'appartient pas à son propriétaire, qui en est simplement le dépositaire pour une durée plus ou moins longue. » Le bail de la famille d'Anglejan semble en tout cas s'inscrire dans la durée. Celui de votre magazine le sera, lui, jusqu'à la fin des travaux que nous vous relaterons au fil des numéros. Affaire à suivre donc.

L'œil de Stéphane



À ceux qui opposent les vieilles pierres et les êtres humains, je ne cesse de rétorquer qu'on n'a pas un cœur pour les hommes ou un cœur pour les pierres... on a du cœur, ou on n'en a pas. Et d'ailleurs, derrière chaque monument historique, il y a des aventures humaines exceptionnelles, des femmes et des hommes qui se battent au quotidien pour sauver ce patrimoine historique, donnent de leur temps, de leur énergie et y engouffrent tous leurs moyens. Au-delà du coup de cœur pour l'abbaye Sainte-Marie de Longues-sur-Mer – dont je me suis aperçu après coup, une fois qu'elle avait été choisie comme site emblématique de ma Mission en 2019, qu'elle était autrefois une abbaye fille de l'abbaye bénédictine de l'ordre de Tiron –, j'admire l'engagement de Georges d'Anglejan – 90 ans, qui s'est voué pendant plus de cinquante ans au sauvetage de cette abbaye normande –, de son fils Jérôme et de la femme de ce dernier, Isabelle, qui ont repris le flambeau avec leurs enfants pour restaurer et animer ce haut lieu spirituel et historique. Ils ont même créé en 2018 une association des amis à l'occasion des 850 ans de la fondation de l'Abbaye. Je n'oublierai jamais l'accueil que j'y ai reçu pour le tournage du clip de la FDJ afin de soutenir la Mission en 2019 avec la Fondation du patrimoine. Lien pour la vidéo : <https://youtu.be/JVQ0k4e2SRQ>

Une abbaye contemporaine de Notre-Dame de Paris

Fondée en 1168 par le baron Hugues Wac, l'abbaye bénédictine Sainte-Marie est construite à la même époque que Notre-Dame de Paris, de cinq ans son aînée. Une brouille lorsqu'on file sur ses 900 ans. L'abbaye, en tant qu'édifice religieux, est fermée en 1782. Probablement irrité par le peu d'obéissance des trois derniers moines présents et par le fait que l'évêque de Bayeux ait obtenu du roi que la mense conventuelle de Longues soit unie à celle de son évêché, le dernier abbé Louis-Emmanuel de Cugnac décide de sa fermeture. Il faut savoir que l'homme est par ailleurs évêque de Lectoure dans le Gers, à 800 km de là, et que, depuis 1516, les lieux sont sous le régime de la commende ; un régime par lequel le roi récompensait un de ses obligés, qui recevait alors personnellement les revenus d'une abbaye. Le patrimoine et son entretien y perdirent ce que les commendataires y engrangèrent. Louis-Emmanuel de Cugnac récupéra une partie des biens avant qu'un ballet de propriétaires plus ou moins furtifs ne commence.

Curieusement, c'est peut-être à l'un des moins scrupuleux que Longues doit d'être encore là aujourd'hui. En 1911, alors que la plupart des bâtiments ont une utilisation agricole, le marquis de La Fressange se porte acquéreur de la chapelle pour 6 000 francs. Il compte tout simplement la démonter pierre par pierre pour la rebâtir à l'identique dans le parc de son château de la banlieue parisienne. L'idée suscite une telle levée de boucliers dans la région que l'Administration s'en mêle et classe l'abbatiale au titre des monuments historiques. C'est la première véritable prise de conscience de l'importance historique des bâtiments.

La seconde viendra de Chicago avec le sénateur Charles Dewey. Certaine d'avoir des origines dans la région, sa femme, Suzette de Marigny Hall, le convainc d'acheter l'abbaye en 1932. Jusqu'en 1964, et même s'ils ne s'y rendaient pas plus d'une fois par an, ils lancèrent les premières grandes campagnes de restauration, interrompues par l'occupation allemande puis par la présence de soldats anglais qui en firent leur QG après le Débarquement. Après le décès de son épouse, Charles Dewey délaisse peu à peu les lieux que sa seconde femme, peu portée sur les vieilles pierres du XII^e siècle, le persuade finalement de vendre. Son dernier souhait pour Sainte-Marie sera que ce soit une famille attachée à sa dimension historique qui lui succède. Les d'Anglejan lui semblent enclins à exaucer son vœu et il leur laisse la maison abbatiale meublée. Tout juste récupérera-t-il les grands crus dans la cave.